et pas du tout la nuit de mon départ. Le soleil, qui nous brûlait pendant la route, m'a fait enfler le visage.

Le 30 avril, à l'heure où je vous écris ces lignes, je me sens encore tout brisé. La peau a pelé, je vais donc avoir une peau neuve, mais je doute que cela me rajeunisse. Mes cheveux et ma barbe blanchissent rapidement et bientôt je pourrai dire comme nos vieux Montagnais : *Sé thipa yash lantté* (mes cheveux ressemblent à la neige). Durant mon absence et d'après mes ordres, le R. P. Laity a fait faire la première communion aux enfants de notre mission de la Nativité. Six ont eu le bonheur d'y être admis : un garçon et cinq filles. Tous étaient vêtus de blanc ; c'est grâce aux dons de l'Œuvre Apostolique que nos Sœurs ont pu habiller ces chers petits convives de la table de Jésus. La cérémonie a été, m'a-t-on dit, très touchante. Le soir, au salut, on a fait la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême. Les enfants avaient été bien préparés par une petite retraite.

Le jour de la Pentecôte il y aura confirmation, non seulement des enfants de notre école, mais encore d'un grand nombre d'Indiens. A ce moment ils arriveront en bandes pour assister aux exercices de la mission du printemps.

† Isidore, o. m. i.,
Evêque d'Arindèle.



Extraits de lettres diverses.

Mgr Clut écrit de la mission de la Nativité, à la date du 12 juillet 1881 :

« Peu de temps après mon fatigant voyage de Notre-Dame des Sept-Douleurs, nos Indiens cris et montagnais

arrivaient à la mission de la Nativité. Le 5 juin, fête de la Pentecôte, il y avait grande affluence ; aussi notre église ne put donner place à tous les pèlerins. Le nombre des communiants fut de 140 environ, et ce chiffre représente presque tous les chrétiens qui ont déjà fait leur première communion. Je profitai de cette belle fête pour administrer le sacrement de confirmation à quelques enfants de notre école des Saints-Anges et à 39 Indiens. Le P. LAITY et moi avons passé deux jours et une nuit à entendre les confessions.

« Le P. JOUSSARD, à peine arrivé dans le pays, s'est mis avec ardeur à l'étude du montagnais. Il y a fait de rapides progrès ; aussi, après un hiver d'étude, il a pu donner la mission de Saint-Isidore à la grande satisfaction des Montagnais qui occupent ce poste. »

Le P. JOUSSARD rend ainsi compte de sa mission à Mgr CLUT :

Mission de St-Isidore (Fort Smith,) le 22 mai 1881.

Le bon Frère LARUE, par son arrivée, m'a causé hier une bien douce surprise au moment où j'allais donner la bénédiction ; c'est un grand bonheur pour moi de l'avoir pour compagnon pendant quelques jours. Ma mission est terminée ; le résultat est bon. Les sauvages sont venus en nombre, ont séjourné un temps convenable et se sont tous confessés. Le jour de Pâques, j'ai eu la consolation de donner 80 communions. Ma chapelle n'étant pas assez grande, j'ai cru devoir céder aux instances de M. Joseph Beaulieu et à celles des sauvages eux-mêmes, et j'ai célébré les offices de Pâques dans la grande salle du fort, ornée pour la circonstance.

Le P. Le Doussal écrit de son côté :

Dunvegon, le 29 avril 1881.

Le protestantisme organise contre nous l'opposition la plus formidable, et, sans être prophète, il est facile de prévoir qu'avant peu la rivière la Paix deviendra le grand boulevard de l'erreur dans ces régions perdues du Nord. Priez beaucoup; que la sainte Vierge Marie nous prenne en pitié et qu'elle sauve des âmes qui ont coûté si cher à son divin Fils!

Depuis notre départ d'Athabasca, nous avions déjà rencontré plusieurs camps sauvages échelonnés le long de la rivière, et rien de saillant ne s'était produit durant notre voyage, lorsque, à la cinquième journée, nous entendîmes sortir du bois ces cris plaintifs : *Ni note katan*, j'ai faim... Craignant que ce ne fussent des victimes de la famine qui gémissaient ainsi, le commis, le guide et nos jeunes gens sautèrent à terre et commencèrent des recherches. Ils se trouvèrent bientôt en présence de deux femmes crises qui éclatèrent de rire en les voyant, et qui, aux questions qu'on leur adressa, répondirent que tout ceci n'était qu'un jeu. Nous étions dupes d'une espièglerie, et il fallut bien prendre la mystification de bonne humeur. Heureusement, Dieu me ménageait une compensation, et je pus baptiser deux enfants qui se trouvaient dans le campement des sauvages. L'arrêt imprévu de quelques heures que nous avions subi permit à mes hommes de dîner, et fut ainsi pour moi l'occasion de gagner deux petites âmes pour le ciel.

Quelques jours après, une consolation nouvelle m'était réservée : je veux dire le retour à Dieu d'un des jeunes gens de la berge. Il rôdait autour de moi, m'observant depuis longtemps, et la mélancolie la plus profonde avait succédé dans son âme à la joie des premières heures

du voyage. Il se contentait de me regarder constamment sans mot dire, ce qui ne laissait pas de m'intriguer un peu. Un soir, je venais de me glisser sous ma tente et je commençais à sommeiller, quand il entra sans bruit et vint me demander quand je pourrais le confesser. « Immédiatement, si tu veux, lui dis-je. — Non, répliqua-t-il, je ne veux pas troubler ton repos, mais ce sera pour demain matin... » La vue du Missionnaire avait réveillé en lui de pieux souvenirs d'enfance. Il n'avait pas vu de prêtre depuis quatre ans ; c'était donc un prodigue à qui j'allais faciliter la réintégration dans la bergerie. Je ne puis vous dire combien grand était mon bonheur d'avoir été choisi de Dieu pour réconcilier cette âme !

Pendant le séjour que je fis à la rivière Boucane, où se trouve l'entrepôt de la Compagnie, un fait du même genre et tout aussi consolant se produisit encore.

Je récitais mon bréviaire sur la plate-forme qui entoure le magasin, lorsqu'une jeune sauvagesse, de haute stature et aux allures décidées, vint me prier de la confesser. « La chose ne sera pas facile ici, lui dis-je, car je n'ai ni chapelle, ni logement convenable ; si tu veux te confesser, il faudra le faire en plein air, à quelques pas d'ici, de façon que, sans qu'on puisse nous entendre, nous soyons cependant sous l'œil du public. » Eh bien ! avec la simplicité de sa foi, non loin des commis du magasin et des sauvages qui fumaient leur pipe, cette élue de la grâce, qui n'avait pas vu de prêtre depuis longtemps, fit sa confession. Le respect humain n'existait pas pour elle : j'avais les larmes aux yeux ; aussi j'aime à espérer que le bon exemple donné par cette chrétienne ne sera pas inutile.

Le P. Lecomte écrit de la mission Saint-Paul, en date du 31 décembre 1880 :

« Nos pauvres sauvages du Fort Nelson ne reviennent à Dieu que bien lentement. Leur prophète, mort l'hiver dernier, leur avait complètement tourné la tête. Son influence a été bien mauvaise et les tristes fruits en dureront longtemps. J'ai pu cependant ébranler un peu son crédit, et à la mission de l'automne dernier, j'ai entendu une douzaine de confessions, baptisé un adulte et plusieurs enfants.

« Un accident qui pouvait avoir les conséquences les plus graves est venu ajouter encore aux difficultés de mon ministère. Je me suis fait avec une hache une blessure profonde au genou. Voilà déjà deux mois de cela et c'est à peine si je commence à marcher. Bien difficilement je fais la génuflexion et dorénavant je serai bien géné dans tous mes mouvements.

« J'ai demandé au P. de Krangué de m'envoyer des secours et de me céder le petit Alexis.

« Notre fête de Noël a été malgré cela bien belle. Les catholiques y ont tous pris part, et les protestants aussi ont voulu y assister. Pour donner quelque solennité à la cérémonie, et à défaut d'instrument d'église, j'ai exécuté quelques morceaux sur ma guitare, avant la messe. Cette musique, qui eût fait rire ailleurs, ici a ravi toute l'assistance. J'ai prêché en anglais et il paraît qu'on m'a fort bien compris. »

— Une lettre du Frère Boisramé, de date plus ancienne que celle dont nous venons de citer des extraits, raconte une fête de famille célébrée à la mission de la Providence : le seizième anniversaire du sacre de Mgr Faraud. Cette lettre nous arrive bien tardivement et est malheureusement trop sobre de détails; cependant, malgré sa brièveté elle ne peut qu'intéresser le lecteurs de nos Annales :

Mission de la Providence, 16 juin 1880.

A la fin de novembre 1879, je partais, en compagnie du R. P. Roure, du Fort Raë pour la Providence, où nous devions rencontrer Mgr Faraud, vicaire apostolique du Mackenzie, que je n'avais pas eu le bonheur de voir depuis neuf ans et demi. Nous arrivâmes l'avant-veille du seizième anniversaire du sacre de Sa Grandeur. Quelle heureuse coïncidence et quelle joie de se revoir !

Notre premier soin, en arrivant, fut d'aller nous agenouiller dans la charmante chapelle de l'évêché. Elle était décorée avec beaucoup de goût : de belles sentences, des fleurs, des guirlandes ornaient le sanctuaire et s'enroulaient autour des colonnes et le long de la nef. Au-dessus de l'autel, on lisait ce texte : *Hæc dies quam fecit Dominus*, et sur le trône épiscopal cet autre : *Longitudine dierum replebo eum*.

La cérémonie commença aux premières vêpres de la Saint-André par le beau cantique *l'Eglise sur la mer du monde ;* puis eut lieu un salut solennel. A la suite, grand dîner (1). Le réfectoire était tendu de joyeux emblèmes. Un gracieux bouquet de roses, peint par le R. P. Lecorre, se détachait sur un fond de fleurs ; il portait la date 1863, et cette inscription : *Ad multos annos*. Au-dessus de la porte et en face de Monseigneur, comme pour attirer son attention, se lisaient ces paroles filiales : *Demeurez avec nous*. Au sortir du réfectoire on se rendit au couvent. La salle de réunion des enfants étalait aux yeux sa plus riche parure. Des sentences, expression du respect et de

(1) Le bon frère Boisramé semble dire que ce dîner était un festin. Quelque soin qu'on ait mis à l'apprêter, nous doutons qu'il fût succulent, et nous sommes tentés de demander la carte. Un dîner, même un dîner de fête, au Mackenzie, ne sera jamais bien recherché, et nous sommes portés à croire que les règles de la mortification religieuse n'y seront jamais offensées.

la reconnaissance, tapissaient les murs : *Laissez venir à moi les petits enfants*, et bien d'autres encore. Elles étaient dessinées sur des tentures roses et blanches. De charmants petits discours furent adressés à Monseigneur, et des chants bien exécutés alternèrent avec les compliments. Le lendemain il y eut messe solennelle ; l'office fut célébré avec la pompe liturgique et parut à tous magnifique.

Le surlendemain, mon compagnon et moi reprenions le chemin du Fort Raë, le cœur rempli des douces émotions des jours précédents, et animés d'un nouveau courage pour continuer nos constructions. Nous étions de retour pour la fête de l'Immaculée Conception.

— Le Frère convers ANCEL, parti pour le Mackenzie avec Mgr CLUT et sa caravane, a consigné dans une lettre, à l'adresse de nos Pères et Frères de Sion, quelques incidents principaux de son long et périlleux voyage. Nous lui laissons la parole :

« Le 18 juin, à huit heures du soir, nous arrivions au lac Qu'Appelle, dernière mission de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Les PP. HUGONARD et SAINT-GERMAIN qui y résident ne pouvaient contenir leur joie en nous voyant. On nous donna l'hospitalité la plus fraternelle, et nous pûmes nous remettre un peu des privations et des fatigues excessives des jours précédents. Mgr CLUT, de son côté, sut utiliser son court séjour pour le bien des âmes, en administrant le sacrement de confirmation aux chrétiens des environs.

« Le lendemain de notre arrivée, j'eus sous les yeux un spectacle qui m'impressionna vivement. Il y avait autour de la mission une trentaine de loges de sauvages cris et sauteux. Le P. HUGONARD nous conduisit à celle du chef. Des femmes, des enfants déguenillés en obstruaient

l'entrée. Réunis autour d'une chaudière, ils préparaient à qui mieux mieux un festin dont la seule vue me soulevait le cœur. Dans l'intérieur de la loge, une douzaine de sauvages, accroupis autour du chef, fumaient avec lui le calumet. Quels costumes! Les uns se drapaient comme des sénateurs romains dans de misérables couvertures; d'autres étaient habillés de vieilles chemises en loques, qu'ils portaient comme des manteaux d'honneur; et d'affreux pantalons déchirés, rappelant un peu le costume européen, donnaient à leur accoutrement sauvage un aspect plus grotesque encore. Le chef, la poitrine et les bras bariolés de tatouages, avait la tête couverte d'une casquette en lambeaux qu'il portait comme une sorte de diadème. On se passa les calumets, et, au milieu de grimaces et de simagrées ridicules, on commença le festin. Le Père qui nous accompagnait se contenta d'accepter un bol de thé ; c'était ce qu'il y avait de plus sage, et moi qui étais caché dans un coin, je m'estimai fort heureux de passer inaperçu et de n'être pas mis en demeure de prendre ma part de ce repas. Pauvres Indiens! Ils sont loin d'être tous convertis, et, à deux pas de la croix du Sauveur, ils n'ont pas encore accepté le bienfait de la Rédemption! Ils se ressentent du contact des blancs disséminés sur leurs terres et prennent leurs vices, scandalisés qu'ils sont par les mauvais exemples.

« A Battleford — diocèse de Saint-Albert — nous fûmes reçus par le P. Hert, hélas! mort peu de temps après, laissant les plus vifs regrets dans une mission où il avait déjà fait tant de bien. M'étant aperçu que les ornements de ce bon Père étaient entassés sans ordre dans une misérable caisse, j'eus le temps de lui confectionner à la hâte un petit vestiaire de sacristie que je laissai malheureusement inachevé dans les détails. Les sauvages étaient rassemblés à cette époque au nombre de près de

1500 dans une grande prairie, à une demi-lieue de la ville naissante. Ils célébraient la fête païenne du soleil. Près de deux cents loges coniques de 5 à 6 mètres de haut, sur près de 4 mètres de diamètre à la base, s'espaçaient à nos yeux comme un vaste campement. Dans une loge plus spacieuse, disposée comme une sorte de cirque public, s'exécutaient les jeux de la fête. Ce fut là, au bruit des tambourins et des sifflets en écorce de saule, que se présenta à mes yeux un horrible spectacle, bien fait pour me faire oublier le côté comique de ces réunions. A un des piliers de la loge, un sauvage attaché comme un pendu se balançait dans l'espace, retenu par une corde qui lui passait dans de larges entailles ouvertes dans la poitrine. Ce malheureux avait le courage de chanter tout en gesticulant. Il resta livré à ce supplice jusqu'à ce que le poids du corps fît céder la corde en déchirant la chair; le pauvre patient tomba lourdement à terre. On me dit que c'était un novice sorcier, et que la cruelle épreuve qu'il venait de subir était une initiation à son métier. Le diable a donc, lui aussi, ses martyrs! Pauvres gens! Je ne regrette pas d'avoir assisté, en passant, à une scène si pénible et si instructive. Avec quelle ardeur nous prierons tous pour le salut de ces peuplades! avec quel zèle nous aiderons nos Pères à les convertir! Les chrétiens sont bons et vertueux, mais les païens sont encore victimes des plus affreuses superstitions.

« A Battleford, une épreuve nouvelle attendait Mgr Clut. Un prêtre séculier, qu'il avait amené de France, vint lui déclarer qu'il ne pouvait aller plus loin et que les fatigues et les souffrances de ces pays de missions étaient au-dessus de ses forces. Il demanda la permission de revenir sur ses pas. D'autres misères nous attendaient plus loin. Notre véhicule fut mis en lambeaux par une chute déplorable dans laquelle, heureusement, nos per-

sonnes furent épargnées. A peu de distance du lac La Biche, un bois garni de fraises nous offrit quelques fruits sans lesquels nous étions exposés à souffrir cruellement de la faim. Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivions à la mission de Notre-Dame des Victoires au lac La Biche, dans un état difficile à décrire : il était temps d'arriver. Mais quel bonheur de retrouver des Frères et de travailler au salut des âmes ! Priez pour nous, Notre-Dame de Sion. »

— Dans une lettre plus récente du R. P. DUPIRE, datée du 1er janvier 1881, et écrite de la mission Saint-Joseph (grand lac des Esclaves), nous trouvons un passage qui nous donne une idée des angoisses inexprimables par lesquelles peut passer un Missionnaire perdu au milieu des neiges et des déserts :

« Nous approchions de Saint-Joseph, le Frère RENAULT et moi, heureux à la pensée de nous reposer d'un long voyage, lorsque, vers une heure de l'après-midi, le ciel s'obscurcit et de gros nuages précurseurs de l'orage s'amoncelèrent à l'horizon. J'invitai le Frère à presser le pas, et, donnant l'exemple, je partis en avant à toute vitesse. Vers deux heures et demie, j'arrivai à la dernière des Iles Brûlées; me retournant alors, je cherchai des yeux mon compagnon de voyage : point de Frère. Pensant qu'il n'était qu'à quelques pas, je m'assis sur un glaçon pour l'attendre; mais les heures s'écoulaient et j'étais toujours seul. Transi de froid, couvert de glace et exténué de fatigue, je revins sur mes pas à la recherche de mon bon Frère. Jusqu'à dix heures du soir, je courus sans m'arrêter. Je mourais de faim, mes jambes refusaient le service, et, de plus, le sommeil alourdissait ma tête et fermait irrésistiblement mes paupières. En vain voulais-je lutter ; le besoin de repos était si impérieux,

que je marchais presque les yeux fermés. Il me fallut des efforts héroïques pour ne pas me laisser aller à terre sous le poids de la fatigue ; mais le sommeil, c'était la mort ; je ne l'ignorais pas ; aussi je luttais en désespéré. Et mon Frère, mon pauvre Frère, qu'était-il devenu ? Vers onze heures du soir, le bruit lointain de clochettes me fit tressaillir. C'était le traîneau et son conducteur. Il me semblait rêver ; l'espérance se réveilla aussitôt en moi, et courant dans la direction indiquée, je retrouvai vers onze heures et demie mon fidèle compagnon. La tempête lui avait fait perdre son chemin ; il s'était mal orienté et il avait erré sur le lac dans un cercle d'où il ne savait plus sortir. Remontant alors sur son traîneau pour s'y reposer un peu, et laissant toute liberté aux chiens, il s'était abandonné à leur instinct. Ce fut ce qui le sauva ; mais dans quel état il était ! Mes plaisanteries joyeuses n'avaient plus le don de l'égayer : il était anéanti. Le mauvais temps continuant, nous dûmes passer encore toute une journée en campement dans le bois. C'était prudence, car il ne fallait pas s'exposer aux dangers de la veille. Enfin le 28, sur les sept heures du matin, nous pliions bagage, et, grâce au ciel plus clair et plus clément, nous rentrions à la mission Saint-Joseph vers deux heures de l'après-midi.

« Le mois d'avril fut employé à visiter des malades, à faire des baptêmes et des mariages et à tous les exercices du saint ministère.

« Le 8 juin, voyageant en berge, du fort Smith, pour aller rejoindre le P. Gascon, j'eus pour compagnon M. Bompas, l'évêque anglican. L'hérésie nous suit, et il nous faut dépenser beaucoup d'activité pour neutraliser ses efforts et préserver nos sauvages.

« J'étais depuis quinze jours environ à Saint-Joseph auprès du P. Gascon, quand Sa Grandeur Mgr Faraud y arriva.

Ce fut une agréable surprise. Monseigneur séjourna six jours. A son départ, je l'accompagnai jusqu'à la Providence, où je fis une petite station de trois jours. De là je me rendis au Fond du Lac. Les Couteaux jaunes que j'y rencontrai sont de bons sauvages, bien différents de ceux du fort Smith. Ils sont heureux d'être avec le Prêtre. Durant mon séjour parmi eux, je m'occupai tout spécialement de l'instruction des enfants. Je fis onze baptêmes, bénis deux mariages et remplis toutes les fonctions du ministère apostolique. »



COLOMBIE BRITANNIQUE.

Lettre du R. P. E. Casimir Chirouse.

New-Westminster, le 24 janvier 1881.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pour me conformer à la volonté de mon Supérieur, je vous envoie dans son imperfection l'exposé abrégé de l'état de quelques œuvres locales bien faites pour intéresser le zèle d'un Oblat.

Huit petits coins de terre m'ont été assignés dans le vaste champ cultivé par nos Pères au sein des forêts de British Columbia. Un mot sur chacun, avec un coup d'œil rétrospectif sur l'année qui vient de s'écouler.

1° *Le collège de Saint-Louis.*

Notre collège de Saint-Louis à New-Westminster est toujours bien assis dans l'opinion publique. Les directeurs et les professeurs ont l'estime et la confiance